



HAL
open science

Circuler autrement dans le texte depuis ses marges, notes de bas de page et notes de fin de volume dans deux écrits biographiques

Julie Lefebvre

► **To cite this version:**

Julie Lefebvre. Circuler autrement dans le texte depuis ses marges, notes de bas de page et notes de fin de volume dans deux écrits biographiques. López Muñoz J. M. Aux marges du discours. Personnes, temps lieux, objets -, Editions Lambert-Lucas, pp.192-200, 2015, 978-2-35935-155-2. <hal-03763098>

HAL Id: hal-03763098

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03763098v1>

Submitted on 29 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Circuler autrement dans le texte depuis ses marges, notes de bas de page et notes de fin de volume dans deux écrits biographiques

Julie LEFEBVRE - Université de Lorraine, CREM (EA 3476)

Dans cette contribution, la question des marges sera abordée dans un sens très concret, très matériel, dans le sens de « lieu textuel ». Il s'agira de l'espace des marges d'un texte susceptible d'être investi par des notes dites « de bas de page » qui, en tant qu'elles sont partie prenante de « l'espace visuel » du livre imprimé européen actuel¹ et des conditions de possibilité du discours écrit qu'il définit, peuvent en effet occuper les marges d'un texte. Leur fréquence d'utilisation varie alors notamment en fonction d'habitudes et de traditions d'écritures génériques, ainsi qu'en fonction des choix opérés par les écritures singulières.

S'il est indéniable que la localisation des notes dans l'espace du livre — actuellement le plus souvent en bas de page, en fin de section d'ouvrage ou de volume — est à prendre en considération dans la compréhension et dans l'interprétation de l'objet « note » (voir Lefebvre 2011), ses différentes manifestations ont cependant en commun certaines propriétés qui permettent d'en donner une définition très générale avec laquelle nous travaillerons ici. On qualifiera ainsi de « note » toute chaîne graphique qui, occupant un lieu typographiquement marqué comme extérieur au « corps du texte » (bloc de lignes noires situé traditionnellement au centre de la page), est en même temps rattachée à l'intériorité de la chaîne graphique du corps du texte grâce à un signe de ponctuation spécifique, le signe d'appel de note (actuellement le plus souvent un chiffre ou un astérisque en exposant).

Nous montrerons comment l'attention portée à la façon dont le discours s'inscrit dans les notes qui investissent les marges d'un texte peut aider à dégager les spécificités d'écritures individuelles relevant d'un même genre discursif, en l'occurrence la biographie. Nous présenterons tout d'abord le corpus d'étude, ainsi que le type de notes que nous avons choisi comme entrée pour l'analyser. Le résultat des observations menées sur chacune des deux biographies retenues sera ensuite présenté.

1 Le corpus : deux biographies universitaires

Le corpus qui sera examiné est constitué de deux biographies récentes de personnalités intellectuelles : *Le témoignage est un combat – Une biographie de Germaine Tillion*, biographie de l'ethnologue Germaine Tillion par Jean Lacouture parue aux éditions du Seuil en 2000 ; et *Jacques Lacan – Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, biographie du psychanalyste Jacques Lacan par Elisabeth Roudinesco parue aux éditions Fayard en 1993. On considèrera ces deux ouvrages comme rassemblant certaines des caractéristiques de la « fièvre biographique » (Dosse [2005] 2011 : 17) qui s'est emparée du monde de l'édition depuis les années 70.

¹ Sur la notion d'« espace visuel », voir notamment Laufer 1989. Précisons que si les notes de bas de page sont actuellement convoquées dans des écrits dépendant de supports autres que celui du livre (par exemple, feuillets des formulaires administratifs, supports tridimensionnels variés des emballages alimentaires, ou encore écrits numériques « déroulants », voir Lefebvre à paraître), ce sont — encore du moins — les caractéristiques dépendant du livre imprimé qui déterminent les conditions de possibilité du discours écrit qui s'y tient.

La biographie de J. Lacan par E. Roudinesco apparaît comme représentative du modèle de la biographie universitaire, porté par la maison d'édition Fayard, dans lequel il s'agit de transmettre un savoir érudit à la connaissance du grand public. C'est le succès de cette démarche qui caractérise le renouvellement dont a fait l'objet le secteur de l'édition consacré à la biographie depuis une quarantaine d'années². La biographie de G. Tillion par J. Lacouture constitue quant à elle un échantillon des écrits d'un auteur incontournable du genre biographique pour la même période³, auteur atypique en sa double identité de journaliste et d'historien (le profil du biographe correspondant tendanciellement pour la période qui nous intéresse à celui d'un historien, comme c'est le cas par exemple avec E. Roudinesco, historienne de la psychanalyse).

Sur cet arrière-plan éditorial, dominé par le modèle de la biographie universitaire, les notes — quelle que soit leur localisation dans le livre, en bas de page ou en fin de volume —, parce qu'elles attestent d'un travail sur les sources des témoignages écrits et oraux qui jouent un rôle crucial dans la reconstitution du récit de vie, apparaissent comme l'un des emblèmes de l'écriture biographique actuelle. La fréquence importante des notes des deux textes que nous avons choisis, relativement à celle qui peut être observée dans d'autres genres discursifs contemporains (ainsi par exemple dans le genre des écrits littéraires, dans celui des écrits didactiques ou encore dans celui des écrits administratifs⁴) témoigne de ce rôle crucial dévolu aux notes dans le genre qui nous intéresse. La biographie de J. Lacan par E. Roudinesco rassemble ainsi 991 notes de fin de volume pour un corps du texte courant sur 723 pages, ce qui représente une fréquence d'environ 1,5 notes par page ; et la biographie de G. Tillion par J. Lacouture contient 584 notes de bas de page pour un texte courant sur 341 pages, soit une fréquence d'environ 2 notes par page.

Si, majoritairement, les notes de ces deux ouvrages sont constituées de références de témoignages oraux ou écrits ainsi que de références bibliographiques, ce ne sont cependant pas ces notes relatives aux sources du récit de vie qui retiendront ici notre attention. Nous nous pencherons sur les notes qui rendent compte d'une activité méta-énonciative particulière, dans laquelle le scripteur traite de son dire en tant qu'il est écrit.

2 Une entrée dans le corpus : les notes « métascripturaires »

Au sein de la structure linguistico-typographique bilinéaire à laquelle elle appartient, la note apparaît comme un lieu d'accueil pour des activités discursives variées. La note peut ainsi être, par exemple, le lieu où le dire en train de se faire dans le corps du texte est commenté, prolongé, ou encore mis en relation avec un discours autre, ces activités jouant différents rôles dans l'économie communicationnelle du discours — par exemple, prémunir d'une objection le dire tenu dans le corps du texte, l'appuyer sur un discours d'autorité, négocier avec les « hétérogénéités »⁵ qui le constituent. De toutes ces activités discursives susceptibles d'être localisées en note, nous intéressera dans le présent travail celle qui témoigne, sur des modes divers, d'une « rencontre » du scripteur avec la dimension spécifiquement *écrite* du dire qu'il est en train de tenir.

Cette activité, que nous appellerons « métascripturaire », se manifeste dans des énoncés du type de a) « ce chapitre est compliqué », et b) « on l'a vu au chapitre 4 », « nous le verrons plus loin », « voir 1^{ère} partie », ou encore « je reviendrai sur cette question au chapitre 18 »⁶. Dans la mesure où ces énoncés se caractérisent par une importante stéréotypie tant sur le plan

² Voir Dosse [2005] 2011 : 17-55.

³ Voir Dosse [2005] 2011 : 123-132.

⁴ Voir Lefebvre à paraître.

⁵ Sur la question des « hétérogénéités énonciatives », voir Authier-Revuz 1984.

⁶ Pour une description plus détaillée de ces séquences et de leur fonctionnement, on se reportera à Lefebvre à paraître.

syntaxique que lexical, nous proposons de les qualifier de « séquences ». Le patron syntaxique sur lequel se construisent les séquences métascripturaires que nous étudierons (soit les séquences de type b) évoquées ci-dessus⁷) est ainsi toujours constitué :

- d'un syntagme nominal sujet faisant référence au scripteur, au lecteur, ou au couple qu'ils forment,
- et d'un syntagme verbal dans lequel un verbe au procès relatif à une activité d'écriture et/ou de lecture est accompagné d'un syntagme adverbial et/ou d'un syntagme nominal qui peuvent être analysés comme des circonstants spatiaux.

La spécificité de ces séquences métascripturaires — relativement à des séquences non métascripturaires bâties sur des schémas proches et aux rôles parfois similaires dans l'économie communicationnelle du discours, ainsi par exemple de « nous le verrons », ou encore de « comme nous l'avons dit »⁸ — réside dans la référence qui est construite dans ces syntagmes adverbiaux et dans ces syntagmes nominaux à fonction de circonstants spatiaux. Les syntagmes adverbiaux déictiques tels que « ici », « ci-dessus/ci-dessous », « *infra/supra* », « plus haut/plus bas », ou encore « plus loin », rappellent ainsi le caractère écrit de l'énonciation en cours qui se réalise dans un espace singulier dont les spécificités sont celles du support de l'écrit et de la ligne graphique qui s'y inscrit. Quant aux syntagmes nominaux, le nom qui constitue leur noyau appartient à ce que Josette Rey-Debove a qualifié de « métalexique »⁹. En l'occurrence, il s'agit d'un secteur de ce lexique contenant les noms d'unités¹⁰ que nous appellerons « parts d'un texte », unités définies dans le cadre d'une pratique de découpage du texte située à la fois dans une tradition écrite et dans le temps. Relativement à la pratique actuelle la plus courante de découpage du texte dans l'espace francophone, ces noms peuvent ainsi référer à une découpe effectuée en fonction de l'« architecture interne du discours »¹¹, comme c'est le cas, par exemple, avec « chapitre », « partie » et « section », ou à une découpe qui s'appuie sur les propriétés matérielles de l'objet (le livre, par exemple) sur lequel le texte s'inscrit, ainsi avec les noms « ligne », « page », ou encore « volume ».

Dans les deux biographies que nous avons retenues, les séquences métascripturaires s'observent très majoritairement en note — pour plus de 80% d'entre elles dans le texte de J. Lacouture¹², et pour plus de 90% d'entre elles dans le texte d'E. Roudinesco¹³. Si la nature de notre corpus ne nous permet pas d'étendre cette caractéristique à l'ensemble du genre de l'écrit biographique, il nous semble néanmoins intéressant de remarquer que c'est une répartition inverse que la lecture de mémoires de thèses en sciences humaines récentes permet d'observer, les séquences métascripturaires semblant y être plutôt réalisées dans le corps du texte. Sans être en mesure là non plus de généraliser cette propriété à ce type d'écrit universitaire, ces différences relatives à la répartition des séquences métascripturaires montrent que l'activité métascripturaire n'est pas cantonnée à la note et que, de ce fait, la prise en compte de la répartition des séquences métascripturaires entre le corps du texte et ses marges peut être pertinente pour analyser les genres discursifs et les écritures singulières¹⁴.

⁷ Notre corpus ne comportant pas de séquences explicitement méta-énonciatives du type de « ce chapitre est compliqué », il ne sera pas question, dans la suite de notre travail, de cet autre type de séquences métascripturaires. Sur ce sujet, on se reportera à Lefebvre à paraître.

⁸ Sur ce type de séquences non métascripturaires, voir Borillo 1985.

⁹ Voir Rey-Debove [1978] 1997.

¹⁰ Sur les caractéristiques des « noms métalinguistiques d'unités », voir Rey-Debove [1978] 1997 : 35-36.

¹¹ Sur ce point, voir Dionne 2008.

¹² Soit 36 séquences métascripturaires pour un total de 43, corps du texte et notes confondus.

¹³ Soit 45 séquences métascripturaires pour un total de 49, corps du texte et notes confondus.

¹⁴ Comme peut l'être également la différence entre écrits comportant / ne comportant pas de séquences métascripturaires, que nous ne faisons qu'évoquer dans cette note dans la mesure où elle n'engage pas la question de ce qui est observable dans les marges d'un texte.

En reléguant en note la quasi-totalité de leurs séquences métascripturaires, les deux biographies étudiées ici exploitent la bipartition entre le corps du texte et les notes pour résoudre l'équation posée par le genre hybride qu'est la biographie universitaire. Celle-ci, en même temps qu'elle a à charge de broser le portrait d'un personnage élu — dimension « artistique » du genre — se doit en effet de répondre aux « exigences universitaires de sérieux, de compétence savante, et de légitimation académique » (Dosse [2005] 2011 : 21). Le récit de la vie du « biographié » peut ainsi se déployer dans le corps du texte suivant une trajectoire linéaire menant de la jeunesse à la fin de vie et comme autonome relativement à sa reconstruction par l'écriture, tandis que les énoncés métascripturaires rappellent, en note, la tâche impossible que s'assigne le genre de la biographie en « voul[ant] enfermer un être humain dans un livre » (Charles Dupêchez, cité dans Dosse [2005] 2011 : 43).

3 Les notes métascripturaires, ressource pour l'écriture biographique

Sur cet arrière-plan commun d'utilisation des notes métascripturaires, chacune des biographies retenues compose différemment avec cette activité réflexive qui en note, traite du dire en tant qu'il est écrit. Nous appuyant sur la description des séquences métascripturaires observées en note dans ces deux ouvrages¹⁵, nous voudrions montrer à présent comment elles contribuent à la réalisation de projets distincts d'écriture biographique.

3.1 J. Lacouture : trajets de lecture internes au corps du texte

Dans l'ouvrage de J. Lacouture, les séquences métascripturaires peuvent être distinguées en fonction de la nature du sujet du verbe, agent de l'action décrite. Un premier groupe de formes rassemble ainsi les séquences dont le sujet est soit le pronom personnel « nous » interprétable comme faisant référence au couple scripteur-lecteur ou, plus rarement, le pronom personnel « je » renvoyant au seul scripteur. Le syntagme verbal contient alors un adverbe, comme « plus loin » dans l'exemple suivant¹⁶ :

(1) « Crime inimaginable dans un autre pays ? » Oui ***.

*** Nous verrons plus loin que Germaine Tillion a nuancé cette affirmation. [JL, chap. 11, p. 191]

Si ce type de formes est minoritaire dans l'ensemble des séquences métascripturaires observées en note¹⁷, il est cependant intéressant de remarquer qu'il constitue la totalité des rares séquences métascripturaires localisées dans le corps du texte¹⁸, ainsi de « (nous le verrons mieux plus loin) » dans l'exemple qui suit :

(2) Il se trouve que Germaine Tillion (nous le verrons mieux plus loin) fut classée dans les deux catégories à la fois. [JL, chap. 8, p. 146]

Le rôle de ces séquences est de réaffirmer, tout au long de l'ouvrage, l'appartenance du dire à une linéarité écrite et à la temporalité qui lui est liée, insistance que l'on retrouve dans les formes non métascripturaires qui émaillent l'ensemble du texte telles que « on l'a vu » dans l'exemple suivant :

(3) Dès avant cette date, elle s'était intéressée à l'histoire des religions (thème original de l'enseignement de Mauss, on l'a vu) et au peuple kabyle. [JL, chap. 2, p. 31]

Il s'agit alors de « souder » tous les moments de la vie de Germaine Tillion (enquête ethnographique en Algérie dans les années 30 ; déportation à Ravensbrück et analyse du

¹⁵ Les notes comportant une séquence métascripturaire sont au nombre de 36 pour un total de 584 notes (fréquence de 6%) dans l'ouvrage de J. Lacouture, et au nombre de 45 pour un total de 991 notes (fréquence de 4,5%) dans l'ouvrage d'E. Roudinesco.

¹⁶ Dans nos exemples, nous transcrivons uniquement la portion du corps du texte sur laquelle porte la note, et l'intégralité de la note. Les abréviations « JL » et « ER » renvoient respectivement aux ouvrages de J. Lacouture et d'E. Roudinesco.

¹⁷ 8 pour un total de 36 séquences métascripturaires, soit une fréquence de 22%.

¹⁸ 7 pour un total de 43 séquences métascripturaires relevées dans la totalité de l'ouvrage, corps du texte et notes confondus.

système concentrationnaire ; prises de position pendant la guerre d'Algérie), de leur imprimer une logique chronologique.

Dans un second groupe de formes, les plus fréquentes¹⁹, le sujet-agent de l'activité est le lecteur, appréhendé dans la valeur injonctive de l'infinitif « voir » qui initie alors la séquence métascripturaire inscrite en note, comme dans les exemples suivants :

(4) (...) c'est le jour où est attendu le verdict concernant ses amis des Centres sociaux dont on a vu * comment ils avaient été arrêtés (certains torturés) (...).

* Voir chap. précédent. [JL, chap. 15, p. 283]

(5) C'est à lui que pensait Germaine quand elle comparait le sourire sadique du chanoine Tricot évoquant l'exécution de ses amis avec la douce jubilation manifestée, au moment des sélections pour la chambre à gaz, par un officier SS *.

* Voir chap. 6. [JL, chap. 8, p. 139]

(6) La mission en Algérie * qui la requiert peu après son retour à Paris, en novembre 1954, et qui sera suivie de bien d'autres au sud (...), auraient pu la détourner de l'étude du régime concentrationnaire.

* Voir chap. 13. [JL, chap. 12, p. 221]

À la différence du groupe de formes évoqué précédemment, ces séquences du type de « Voir chap. 13. » apparaissent exclusivement en note. Elles peuvent être associées, dans le corps du texte, à une séquence de soulignement de l'inscription dans une temporalité, ainsi de « on l'a vu » dans l'exemple (4), mais, le plus fréquemment, le corps du texte, dans la proximité de l'appel de note tout au moins, apparaît comme vierge de toute séquence de ce type. La référence à un « déjà-écrit » peut alors être évoquée dans le corps du texte, comme dans l'exemple (5), mais, le plus souvent, elle est non marquée, comme dans l'exemple (6).

Dans tous ces cas, le lecteur est invité à « circuler » dans le corps du texte, il est orienté vers un lieu textuel qui peut être un chapitre (« chap. 6 »), une page (« p. 42 »), ou les deux (« chap. 5, p. 79 »). Ce lieu textuel peut suivre ou précéder immédiatement le lieu où se tient l'énonciation, comme dans l'exemple (4). Il peut également être en rupture de continuité avec le lieu textuel auquel appartient la note, comme c'est le cas dans les exemples (5) et (6) où il est demandé au lecteur de relier deux chapitres non contigus, dans un mouvement prospectif dans l'exemple (5) (du chapitre 6 vers le chapitre 8), et dans un mouvement rétrospectif dans l'exemple (6) (du chapitre 12 vers le chapitre 13).

Un jeu avec la linéarité chrono-biologique à l'œuvre dans le corps du texte s'établit ainsi, qui contribue à la mise en lumière de la « logique » de la vie de G. Tillion telle que J. Lacouture l'envisage dans l'écriture, le récit de chaque nouvel engagement de l'ethnographe se nourrissant de celui du ou des combat(s) précédent(s). Proposer au lecteur des chemins de traverse dans la linéarité interne au corps du texte, telle est donc la fonction principale des séquences métascripturaires observées en note dans l'ouvrage de J. Lacouture.

3.2 E. Roudinesco : trajets de lecture vers des extérieurs au corps du texte

Dans l'ouvrage d'E. Roudinesco, comme dans celui de J. Lacouture, la valeur injonctive de l'infinitif « voir » permet d'identifier le lecteur comme sujet-agent de l'activité métascripturaire dans la quasi-totalité des formes étudiées²⁰. La similarité entre ces deux ouvrages du point de vue des séquences métascripturaires qu'on peut y observer en note se limite cependant à ce trait.

Seules 3 des 45 séquences métascripturaires localisées en notes dans l'ouvrage d'E. Roudinesco enjoignent en effet le lecteur à associer le chapitre où a lieu l'énonciation à un autre chapitre, comme dans l'exemple suivant où il est demandé au lecteur de relier les chapitres III et I de la septième partie :

¹⁹ 28 pour un total de 36 séquences métascripturaires, soit une fréquence 78%.

²⁰ Soit 43 des 45 séquences métascripturaires relevées en note.

(7) On sait que la publication de cet ouvrage mit le maître en fureur : Ricœur, en effet, consacrait un livre entier à Freud et à ses disciples sans tenir le moindre compte de l'enseignement de Lacan, dont il avait suivi le séminaire pendant cinq ans¹⁸.

18. Voir chapitre premier. [ER, partie 7, chap. III, p. 423/611²¹]

Dans tous les autres cas, le lecteur est invité à s'extraire de la linéarité du corps du texte, non plus en y traçant d'autres chemins comme on l'a vu précédemment avec les notes métascripturaires de J. Lacouture, mais en établissant un lien entre la linéarité du corps du texte et un élément de nature « paratextuelle » (Genette 1987), en l'occurrence la « bibliographie générale des travaux de Jacques Lacan » qui figure en fin de volume. C'est ce que l'on peut voir avec « Voir bibliographie » dans l'exemple suivant :

(8) Le cas le plus intéressant de cette période fut celui dont il rendit compte avec son ami Maurice Trénel à la Société neurologique, le 2 novembre 1928 : « Abrasie chez une traumatisée de guerre¹³ ».

13. J.L., « Abrasie chez une traumatisée de guerre », *Revue neurologique*, 1928. Voir bibliographie.

[ER, partie 1, chap. II, p. 40/580]

Il s'agit alors de mettre en relation le corps du texte avec des éléments qui, tout en étant distincts, lui sont cependant rattachés dans le cadre de l'unité matérielle du livre. Par ce biais, E. Roudinesco peut « doubler » le récit romancé des différents épisodes de la vie de J. Lacan développé dans le corps du texte par la présentation, en note, des différentes étapes de son œuvre et de sa pensée. Ces progressions simultanées servent ainsi son projet de biographe qui, comme le précise le sous-titre de l'ouvrage, est de faire « l'esquisse d'une vie » en même temps que « l'histoire d'un système de pensée ».

Il nous semble enfin intéressant de remarquer que si le lecteur n'est que très rarement invité à circuler dans des lieux textuels internes au corps du texte dans les notes métascripturaires de l'ouvrage d'E. Roudinesco, on observe en revanche en note une utilisation massive de « noms de parts de texte » référant à des lieux textuels internes à un corps du texte dans des séquences qui, pour présenter de nombreuses ressemblances avec les séquences métascripturaires, n'en sont cependant pas dans la mesure où il n'y est pas question de l'écrit contenu dans le livre « tenu en main », mais de l'écrit inscrit dans un autre livre, ainsi dans l'exemple suivant :

(9) Sur le mur de sa chambre, il suspendit une épure représentant le plan de l'*Éthique*, avec des flèches de couleur¹⁶.

16. Voir *HPF*, 2, première partie, chapitre IV. [ER, partie 1, chap. I, p. 30/579]

L'infinif « Voir » est alors associé à des noms de part de texte (« partie » et « chapitre »), précédés de l'abréviation « *HPF* » qui vaut pour *Histoire de la psychanalyse en France*, titre d'un texte antérieur en deux volumes d'E. Roudinesco²². Tout porterait à penser qu'on sort ici de l'activité métascripturaire pour pénétrer dans le secteur de la référence à un autre texte, ne serait que la biographie de J. Lacan est conçue comme le troisième et dernier volume de cette somme historique. À travers ces notes qui questionnent les limites de l'activité métascripturaire, le lecteur est ainsi convié à sortir du corps du texte, mais pour construire ce qui apparaît comme une unité — « archi corps du texte » — se déployant sur trois volumes.

Nous avons voulu donner un exemple ici de la façon dont les marges d'un texte, et les notes qu'elles accueillent, constituent un observatoire privilégié de la différence entre écritures singulières. Il conviendrait à présent de croiser cette étude avec celle des autres types de notes présents dans les deux ouvrages qui ont retenu notre attention. Enfin, il serait intéressant d'adopter la démarche que nous avons présentée pour interroger les différences entre genres discursifs.

²¹ Le premier et le deuxième numéros de page indiquent, respectivement, la page où s'inscrit le corps du texte, et celle où s'inscrit la note.

²² *Histoire de la psychanalyse en France. La bataille de cent ans*, 1 et 2, Seuil, Paris, 1986.

- Authier-Revuz Jacqueline, 1984, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, 73, p. 98-111.
- Borillo Andrée, 1985, « Discours ou métadiscours ? », *DRLAV*, 32, p. 47-61.
- Dionne Ugo, 2008, *La voie aux chapitres – Poétique de la disposition romanesque*, Paris, Éditions du Seuil.
- Dosse François, [2005] 2011, *Le pari biographique – Écrire une vie*, Paris, La Découverte.
- Genette Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil.
- Laufer Roger, 1989, « L'espace visuel du livre ancien », dans *Histoire de l'édition française I - Le livre conquérant : du Moyen Age au milieu du XVII^{ème} siècle*, R. Chartier et H.-J. Martin (éds), Paris, Fayard/Cercle de la librairie, p. 579-601.
- Lefebvre Julie, 2011, « L'appel-renvoi de note comme observatoire de l'interpénétration des ponctuations blanche et noire », *Langue française*, 172, p. 69-82.
- Lefebvre Julie, à paraître, *La note de bas de page. Étude sémiolinguistique et discursive*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Rey-Debove Josette [1978] 1997, *Le métalangage*, Paris, Armand Colin.